

Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Aula virtual, 2007

Christine Laurière

Extrait de Thèse Doctorale d'anthropologie sociale et d'ethnologie

Paul Rivet (1876-1958), Le savant et le politique

Thèse soutenue à l'EHESS, Paris, le 07 décembre 2006. Directeur de Thèse : Jean Jamin. Membres du Jury : Carmen Bernand, Martine Segalen, Françoise Zonabend, Jean Jamin, Pierre Centlivres.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Referencia electrónica

Christine Laurière, « Paul Rivet (1876-1958), Le savant et le politique », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Aula virtual, 2007, Puesto en línea el 23 janvier 2007. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index3365.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://nuevomundo.revues.org/index3365.html>

Document généré automatiquement le 30 septembre 2009.

© Tous droits réservés

Christine Laurière

Extrait de Thèse Doctorale d'anthropologie sociale et d'ethnologie

Paul Rivet (1876-1958), Le savant et le politique

Thèse soutenue à l'EHESS, Paris, le 07 décembre 2006. Directeur de Thèse : Jean Jamin. Membres du Jury : Carmen Bernand, Martine Segalen, Françoise Zonabend, Jean Jamin, Pierre Centlivres.

1. Une biographie intellectuelle. Résumé général

- 1 Près d'un demi-siècle après sa disparition – nous sommes à un an du cinquantenaire de sa mort, en mars 1958 –, Paul Rivet occupe, dans la mémoire et l'histoire de sa discipline, une place mineure, qui n'est pas à la mesure de son enseignement anthropologique ni de son intense activité institutionnelle. Il est raïdi dans quelques lieux communs qui ne lui rendent pas justice, les plus rebattus étant ceux de fondateur du Musée de l'Homme ou d'anthropologue physique – ce dernier employé à tort. Le propos de cette biographie intellectuelle est de restituer la richesse, la complexité de son parcours en tant qu'ethnologue et américaniste, en insistant sur l'originalité de son projet anthropologique, mais aussi d'évoquer la figure emblématique de cet intellectuel français de la III^e République, savant engagé, vivement impliqué dans des luttes politiques contre le fascisme et le racisme, pour le respect, la dignité et la solidarité humaines. Issu de la nouvelle méritocratie républicaine, il se fait l'apôtre d'une ethnologie conçue comme une discipline de vigilance, une école d'optimisme, investie d'une mission sociale et culturelle d'édification, d'éducation, du peuple. La fondation du Musée de l'Homme en 1938 lui permet de concrétiser ses ambitions. Grand pédagogue, animé d'une force de conviction rare qu'il met au service de la défense de ses idéaux et valeurs humanistes, Paul Rivet possède un charisme qui s'exerce bien au-delà du petit cercle des ethnologues. Chez cet homme, la vocation et le métier, le savant et le politique ne font qu'un ; ces deux engagements se sont nourris l'un l'autre jusqu'au bout. Rarement un ethnologue se sera autant impliqué dans cette lutte politique pour promouvoir la dignité et la concorde humaines.
- 2 Tout en admettant bien volontiers que l'histoire de l'ethnologie ne puisse se réduire à la biographie de ses maîtres à penser ou de ses animateurs, capter un moment de l'histoire de cette discipline à travers le prisme d'une vie telle que celle de Paul Rivet, cheville ouvrière de son institutionnalisation dans les années 1920-1930, peut se révéler une approche extrêmement féconde, en pointant les intrications entre les trajectoires individuelles et l'histoire intellectuelle, institutionnelle. S'y réverbère la marche de l'ethnologie vers une reconnaissance et une visibilité à la fois scientifiques, institutionnelles et publiques. Moins que l'ethnologie science *in vitro*, avec ses concepts théoriques, ses méthodes, c'est l'ethnologie science *in vivo*, avec ses représentants, ses réseaux, ses institutions, ses liens avec la cité et le terrain, ses pratiques, qui retient l'attention à travers l'évocation de l'activité scientifique et institutionnelle de Paul Rivet. On se propose aussi de rappeler l'état du champ anthropologique dans lequel évolue Paul Rivet, de contextualiser la façon dont il prend position sur diverses questions (valeur discutable de l'anthropométrie, importance de la linguistique, reconstitution du paysage linguistique amérindien, souci de l'historicisation des sociétés exotiques, origines de l'homme américain, diffusionnisme, antiracisme, valorisation de la culture matérielle indigène dans le patrimoine de l'humanité, etc.) en restituant les termes du débat, et leur réception chez ses contemporains. Chemin faisant, plusieurs personnalités marquantes de l'ethnologie, tous des interlocuteurs de Paul Rivet, surgissent : Ernest-Théodore Hamy, Franz

Boas, Marcel Mauss, Antoine Meillet, Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Cohen, Georges Henri Rivière, Alfred Métraux, Claude Lévi-Strauss, etc.

- 3 Cette biographie intellectuelle se divise en quatre grandes parties ; le plan obéit à la fois à un découpage chronologique et à un développement thématique.
- 4 La première partie étudie longuement la mission de cinq ans en Equateur (1901-1906) de Paul Rivet, qui décida de sa vocation d'ethnologue. Elle fait la part belle aux témoignages de première main de Paul Rivet lui-même, utilisant abondamment son journal et ses notes de terrain, ses textes inédits, dont deux poèmes sur « les doux Indiens », ces « vaincus humains » qui l'ont tant bouleversé. A cette époque, la plupart des Indiens étaient *conciertos* ; en les côtoyant, Paul Rivet éprouve un « choc sentimental » qu'il n'oubliera jamais. Toute sa vie, il tentera de convaincre ses interlocuteurs latino-américains de l'importance d'une réforme de la politique agraire, qui rende la terre aux paysans et aux Indiens.
- 5 Une attention particulière a été portée aux conditions pratiques du déroulement de ce terrain en Equateur, aux bricolages à l'œuvre dans l'atelier de l'ethnologue, en insistant successivement sur les savoir-faire déployés dans les études anthropométriques, les fouilles archéologiques, les enquêtes ethnographiques, et le discours de Paul Rivet sur l'altérité amérindienne. Paradoxalement, il fait peu de terrain, au sens strict et moderne du terme, les conditions matérielles n'étant pas réunies pour lui permettre de passer plusieurs mois au sein d'une même communauté indienne. En août 1903, il se rend pour un mois chez les Indiens Colorados, accompagné de son informateur Quiterio Aguavili, qu'il est parvenu à sortir de prison. Il réussit à organiser un réseau d'informateurs couvrant tout le plateau interandin, et qui lui livrent beaucoup de renseignements linguistiques et ethnographiques. Observateur des manifestations de l'ardente religiosité populaire de la population indigène, Paul Rivet peine à les expliquer, n'y voyant qu'archaïsme et oppression des Indiens. Confronté à l'angoissante déchéance sociologique des sociétés indiennes en Equateur, il se satisfait mal des habituelles explications raciales sur l'infériorité constitutionnelle des Indiens et il finit par leur préférer des explications de nature historique et environnementale.
- 6 La deuxième partie, « De l'anthropologie physique à l'anthropologie diffusionniste (1906-1930) » traite de son insertion réussie dans le champ anthropologique parisien, de son désintérêt rapide pour l'anthropologie physique, dont il ébranle vigoureusement le magistère, en disqualifiant les prétentions inconsidérées de l'anthropologie physique à hiérarchiser les « races » humaines. La palette très large des matériaux ramenés de sa mission en Equateur le prédisposait à chevaucher les habituelles frontières disciplinaires traversant la connaissance de l'homme, et à s'intéresser tout autant à l'anthropologie physique qu'à l'ethnographie et la linguistique. Impressionné par les résultats de la linguistique, qui est parvenue à reconstituer la grande famille indo-européenne, Paul Rivet pense détenir là le moyen de retracer l'histoire du peuplement du continent américain, mais aussi de dynamiser une anthropologie sclérosée, en lui imposant de nouvelles problématiques, davantage historiques et ethnographiques que raciales et biologisantes. Dès 1906, il s'attelle à une révision systématique, ambitieuse et de longue haleine, des classifications linguistiques en vigueur en Amérique du Sud. Il devient le plus éminent spécialiste des langues amérindiennes en France, collaborant au prestigieux manuel dirigé par Marcel Cohen et Antoine Meillet, *Les langues du monde* (1924), en écrivant la première synthèse en langue française, au début du vingtième siècle sur les « Langues américaines ».
- 7 Il est le premier anthropologue en France à s'investir aussi systématiquement et vigoureusement dans la linguistique, à pressentir toute son importance pour le projet anthropologique. Il adopte la démarche diffusionniste, la seule qui lui semble apte à approfondir l'horizon historique des sociétés non-occidentales, et à mettre en évidence cette idée forte selon laquelle toutes les civilisations, quels que soient la distance et le temps, se doivent quelque chose, qu'elles sont liées les unes aux autres, que c'est par l'échange qu'elles

s'enrichissent et évoluent. Dans cette perspective diffusionniste, il s'intéresse de près aux techniques, aux savoir-faire. C'est précisément grâce à ses études consacrées à la civilisation matérielle des Indiens (la métallurgie, entre autres) qu'il procède à une révision radicale de ses conceptions de l'altérité et de la différence. Il trouve là le moyen de valoriser les connaissances empiriques et le savoir-faire des indigènes en montrant leur contribution au patrimoine commun à l'humanité entière. Les événements liés à la Seconde Guerre mondiale ne feront qu'accroître cette détermination à combattre les préjugés racistes et à revaloriser la place dévolue à ces sociétés. Sa conscience aiguë de la chose publique et des devoirs de l'ethnologue dans la cité l'amène à développer pour une large audience cette idée d'une égale intelligence, d'une égale habileté technique, d'un égal génie inventif, répandus chez tous les hommes, sans préjuger du niveau de développement de ces sociétés selon des critères eurocentrés.

8 La troisième partie, « L'Homme d'institutions », s'étend, comme son titre l'indique, sur les institutions ou créations institutionnelles auxquelles Paul Rivet s'est consacré : la Société des Américanistes, l'Institut d'Ethnologie, la chaire d'anthropologie du Muséum, le musée d'Ethnographie du Trocadéro et le Musée de l'Homme.

9 C'est au sein de la Société des Américanistes, dont il va être la cheville ouvrière pendant un demi-siècle, que Paul Rivet se convainc de l'importance cardinale de l'internationalisme scientifique. L'ambition pluridisciplinaire qu'il nourrit pour l'anthropologie, il l'a déjà amplement expérimentée au sein de son domaine d'élection, l'américanisme. Car, tout autant qu'ethnologue, Paul Rivet est aussi américaniste. Il a toujours tenu ensemble les deux bouts de la corde, le singulier (l'américanisme) et le général (l'ethnologie). A la société savante qui s'en réclame, il n'a ménagé ni son temps ni son énergie. Dès 1907, il se met au service de la Société des Américanistes et œuvre activement à la montée en puissance et à la renommée prestigieuse de cette institution, qui devient dans les années 1920-1940 le principal organe de diffusion du savoir américaniste au niveau international. C'est dans ce cadre qu'il prend conscience de la solidarité savante et qu'il se fait courageusement l'apôtre pour la première fois, au moment critique de la reprise de la vie civile en 1919, d'un internationalisme scientifique qui ne se démentira plus. En effet, au lendemain de la Première Guerre mondiale (pendant laquelle il sert en tant que médecin militaire sur les fronts de Verdun et d'Orient, à Salonique), il se bat pour que les savants allemands et autrichiens ne soient pas exclus de la liste des membres de la Société. C'est à cette occasion qu'il noue avec Franz Boas une forte relation épistolaire, passionnante, les deux hommes partageant la même façon de concevoir l'engagement scientifique. Chez Paul Rivet, la conscience des devoirs et responsabilités du savant, qui fait partie des élites républicaines, précède l'engagement politique. Nul mieux que lui pouvait comprendre l'importance de cet enjeu de la coopération sur la plan international, car la grande majorité de ses interlocuteurs, ses opposants comme ses partisans, sont tous étrangers, et n'appartiennent donc pas au champ anthropologique français. Le niveau d'intégration de la compétence et de la légitimité scientifique de Paul Rivet se situe bien au-delà de l'hexagone, en même temps qu'il vient renforcer en retour sa position en France. L'américanisme est le levier de sa carrière. Il s'impose comme la figure de proue de l'américanisme français et devient l'un des plus éminents représentants de la science française en Amérique latine, l'un des plus connus et admirés. A sa mort, que les hommages les plus nombreux et les plus vibrants soient venus, non pas de France, mais des pays sud-américains n'est pas un hasard.

10 Avec Marcel Mauss, il devient le co-secrétaire général de l'Institut d'Ethnologie, en 1925. La rude campagne pour son élection au poste de professeur de la chaire d'anthropologie du Muséum, en mars 1928, est révélatrice de la lutte entre les anthropologues physique et les tenants d'une ethnologie progressiste, attentive aux faits de langue et de culture, soucieuse de vulgariser son savoir vers un public profane.

- 11 Avec Georges Henri Rivière, il réorganise entièrement le vieux musée d'Ethnographie du Trocadéro, qui devient le Musée de l'Homme, en 1938. Face aux artistes et aux marchands d'art primitif, le Trocadéro reprend la main, imposant une vision moins étroitement esthétisante des objets ethnographiques. Dans les salles du Musée, Paul Rivet donne à voir sa conception de la culture et de l'objet. Il conçoit le Musée de l'Homme comme le conservatoire de la culture matérielle des sociétés non occidentales. Exposer ces objets, c'est étudier et tenter de comprendre comment la culture se met en actes, se fabrique, comment l'homme transforme le monde et, ce faisant, comment il se transforme lui-même. Paul Rivet et G.H. Rivière développent au musée du Trocadéro une conception environmentaliste de l'objet, concrétion de l'état d'avancement d'une culture à un moment donné. Ils s'attachent à restituer leur valeur d'usage à ces objets, mais aussi ce que l'on pourrait appeler leur valeur ajoutée, c'est-à-dire tout ce que l'homme apporte en travaillant, en façonnant, la matière brute, dans des domaines aussi divers que la métallurgie, la céramique, la sculpture, la plumasserie, le tissage, etc.
- 12 Paul Rivet prône l'écriture d'une autre histoire, une histoire qui n'a pas les honneurs des manuels, qui ne se focaliserait pas sur les hauts faits et gestes des grands de ce monde, mais privilégierait au contraire les contributions anonymes des petits, des artisans du quotidien, de ceux qui améliorent la qualité de vie à bas bruit, sans fracas, mais durablement et efficacement, en leur donnant les moyens de dominer leur environnement naturel, de s'y adapter et d'exploiter ses richesses. Cette façon de faire de l'histoire souligne la conception prométhéenne de la technologie qui anime sa défense : le progrès de l'un est le progrès de tous, et s'ajoute au patrimoine commun ; il valorise par leur technicité et leurs connaissances du monde végétal des sociétés longtemps méprisées, il rappelle à l'homme blanc, à l'Occidental, ce que sa société leur doit.
- 13 Et c'est précisément sur ce point que l'on peut faire la jonction entre le savant et le politique, entre l'ethnologue et l'homme de gauche : animé d'une ardeur pédagogique rare, conscient de la mission de service public qui lui incombe, Paul Rivet veut faire comprendre aux masses populaires, aux travailleurs manuels qui pénètrent dans les salles du musée, tout ce qu'ils ont en commun avec les sauvages et les primitifs : le geste et la parole, la technique et l'art. Preuves à l'appui, objets à l'appui, il entend démontrer que l'on fait un injuste procès à ces sociétés condamnées à tort pour leur primitivisme, leur archaïsme, leur inaptitude à dominer leur environnement naturel. Si c'est en invoquant la raison qu'il entend réformer les mentalités, l'aspiration idéaliste sous-jacente souhaite aussi travailler en profondeur la rationalité et l'imaginaire occidentaux pour nous amener à relativiser nos propres catégories d'entendement et d'appréhension de l'altérité.
- 14 La dernière partie s'attache aux années 1933-1944, « Le temps de l'épreuve », pendant lesquelles Paul Rivet lutte vigoureusement pour la défense de ses idéaux. Il est le président du Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes en mars 1934, le premier élu du Front Populaire, à Paris, en mai 1935, avant même que le Front Populaire soit constitué en tant que tel. Un voyage à Berlin à Pâques 1933 lui ouvre les yeux sur la nature viscéralement antisémite du régime hitlérien. Avec quelques autres compagnons de lutte, il n'évite pas la confrontation scientifique au racisme et fonde la revue *Races et Racisme*. Il retrouve encore une fois Franz Boas pour lutter à ses côtés contre les raciologues nazis, lors du Congrès sur les Populations, en juillet 1937. Au moment de la défaite de juin 1940, il choisit la résistance au pétainisme, et participe au réseau de résistance du Musée de l'Homme. Relevé de ses fonctions en novembre 1941, à cause de ses opinions politiques, dans le collimateur de la Gestapo qui est sur le point d'arrêter les membres du réseau du Musée de l'Homme, il s'exile en Colombie, invité par le président libéral Eduardo Santos, son ami. Il fonde à Bogota l'Institut ethnologique national et forme la première génération d'anthropologues colombiens, ayant à cœur de revaloriser la place de l'Indien dans la nation colombienne. La Colombie est une terre indienne qui a du mal

à composer avec cette fraction de sa population, politiquement, socialement, idéologiquement. La priorité absolue accordée à l'ethnographie de sauvetage éloigne Rivet des préoccupations des dirigeants politiques, qui souhaiteraient plutôt s'en tenir à l'exaltation d'un glorieux passé archéologique et des hautes civilisations andines. Paul Rivet hisse les sociétés des basses terres tropicales au rang d'ancêtres civilisateurs, et démontre la qualité et l'intensité des échanges qui liaient les sociétés andines aux sociétés de la forêt. Au moment où l'idéologie indigéniste s'affirme de plus en plus nettement, devient une arme politique de revendication subversive, il ne rejoint pas ce mouvement, expliquant qu'il est en faveur d'une nation multiculturelle, qui fait de son métissage une richesse, et qui ne renie aucune de ses composantes.

- 15 De retour en France en 1944, il s'engage encore plus nettement dans le combat politique, devenant député de la SFIO, prônant la mise en place de grandes institutions internationales qui lutteraient contre les nationalismes. Ami d'Ho Chi Min, il est en faveur de l'indépendance indochinoise ; il s'oppose à la répression à Madagascar, en 1948. Sa position sur l'Algérie est plus nuancée : influencé par Jacques Soustelle, craignant pour le sort des colons français, il attache dans un premier temps son nom à l'Algérie française, avant de condamner, en janvier 1957, l'usage systématique de la violence et de la répression, et de demander l'ouverture de négociations. Il meurt en mars 1958.

2. Paul Rivet colombien : la fondation de l'Institut ethnologique national de Bogota (1941-1943)

- 16 Un mois après l'arrivée de Paul Rivet en mai 1941, un décret du 21 juin entérine la fondation de l'Institut ethnologique national. Le fait qu'il soit annexé à l'École normale supérieure (ENS) fait dire à Roberto Pineda Camacho et Carlos Uribe que, si la venue de Paul Rivet est bien décisive en précipitant l'institutionnalisation de la discipline, cette création était déjà en ferment dans la structure de l'ENS (créée en 1936), très accueillante vis-à-vis des sciences sociales, et que tôt ou tard, un tel Institut aurait été fondé, car certains professeurs s'intéressaient à la réalité indigène. On peut en convenir, encore que, étant donné la nullité académique et l'illégitimité scientifique attachée à l'ethnologie des peuples amérindiens dans les années 1930, c'est bien plutôt l'archéologie qui aurait continué de bénéficier des grâces de l'État colombien, voire une sociologie indigéniste, qui aurait pris pour objet l'Indien en tant que paysan – et uniquement en tant que paysan – et aurait cherché les moyens de mieux l'intégrer à la vie nationale. De plus, la conjoncture politique, jusqu'ici favorable aux sciences sociales, va rapidement se dégrader. Il faut aussi remarquer que quelques enseignements dilués dans un cursus de sciences sociales ne suffisent pas à assurer la visibilité d'une discipline – même s'ils sont de valeur –, et n'ont assurément pas le même impact qu'une formation exclusivement centrée sur l'ethnologie et qui se propose de former non pas des enseignants mais des ethnographes, des chercheurs. Il fallait un homme de la stature scientifique de Paul Rivet, de sa renommée, de son autorité, pour faire taire ceux qui dénigraient les Indiens et imposer la légitimité des études ethnologiques consacrées aux Indiens vivants, aux Indiens des basses terres.
- 17 Les objectifs de l'Institut sont l'enseignement de l'ethnologie générale, américaine et colombienne en particulier, l'investigation ethnologique systématique de tout le territoire colombien et la publication de travaux. Paul Rivet veut former le plus rapidement possible une première équipe d'ethnographes et les envoyer sur le terrain. Lors de l'inauguration du 4 juillet, Paul Rivet prononce un discours vibrant sur l'ethnologie, la science de l'homme, dans lequel, pour la première fois, il parle de l'ethnologie comme d'une école d'optimisme, y voyant des raisons d'espérer, malgré les événements tragiques qui ensanglantent le monde, font résonner le bruit des canons et le cri des peuples martyrisés. C'est un discours d'une profonde résonance humaniste, qui insiste sur les enseignements que l'ethnologie peut apporter pour prouver la solidarité de fait de tous les hommes. Sa tonalité est fortement inspirée par la

conjoncture actuelle, tant en Europe qu'en Amérique. Il martèle que c'est « une erreur absurde, un mensonge éhonté que de parler de race pure à l'heure actuelle et de vouloir établir sur cette base antiscientifique une théorie impérialiste d'hégémonie et de supériorité ethnique. » Il cite immédiatement les prolongements dangereux de cette théorie de la pureté raciale, en faisant implicitement référence aux discours de Laureano Gómez qui rend le métissage responsable du retard et de l'infériorité de la nation colombienne. Paul Rivet souligne que, comme l'Amérique, l'Europe est un continent métis, mais dont l'amalgame est plus ancien et complet. Il veut faire comprendre à son auditoire colombien que ses inquiétudes sont sans fondement, et qu'il doit à tout prix repousser ce complexe d'infériorité qui le hante. Il trouve ce complexe d'infériorité particulièrement « inquiétant » en Colombie parce qu'il est répandu très majoritairement dans les élites, créoles ou métisses, qui interprètent « comme une maladie collective » cette « anarchie physique », sans parvenir à se résoudre à considérer ce métissage comme une donnée démographique incontournable. Il célèbre ensuite l'apport de la civilisation amérindienne à l'humanité, en montrant tout ce que les hommes des autres continents doivent à leurs connaissances botaniques. Il chante un hymne à la gloire de ces artisans et inventeurs anonymes qui, tel un Galilée, un Einstein, un Pasteur, ont contribué en apôtres à un progrès technique qui bénéficie à tous. Paul Rivet poursuit en disant que « l'ethnologue a le droit et le devoir de rappeler à tous ceux qui profitent tant des fruits de la civilisation la part qui revient à l'Indien dans l'économie moderne des peuples civilisés. Plus que jamais, le sentiment de la grande solidarité humaine a besoin d'être exalté et fortifié. Tout homme doit comprendre et savoir que [...] ses frères, quels que soient la couleur de leur peau ou l'aspect de leurs cheveux, ont contribué à rendre sa vie plus douce ou plus facile. » Dans la solitude de son cabinet de travail, il lui est d'un grand réconfort d'être conscient des dons que ces oubliés, dans un geste de foi et d'espérance, ont offert à leurs semblables. Cette pensée l'empêche de sombrer dans le désespoir.

18 Prononcé devant un parterre de descendants de « bandits espagnols et d'Indiens sauvages », chez lesquels l'idéologie raciste et les notions de la supériorité congénitale des Blancs et de l'infériorité naturelle, de la primitivité, des Indigènes sont très répandues, ce discours est d'une portée fondamentale (Pineda Camacho 1979). Tous les anthropologues colombiens ayant écrit sur Paul Rivet citent ce manifeste, qui marqua d'une pierre blanche l'histoire de l'ethnologie nationale. Il donne la mesure de ce que sera l'Institut d'ethnologie et de ses orientations de recherches.

19 Malgré les difficultés financières, Paul Rivet pense qu'il a « la possibilité de faire une grande œuvre. Vous savez », écrit-il à son ami Franz Boas, « que j'ai déjà beaucoup étudié les civilisations et les langues de Colombie. Je crois que je suis en état de diriger un centre de recherche important dans ce pays. Mon but serait avant tout d'étudier les langues et les populations actuelles qui disparaissent avec une rapidité effrayante. Je voudrais recueillir les éléments de monographies approfondies sur les derniers groupes indiens encore existants. Je laisserai l'archéologie à d'autres, convaincu que la terre nous conservera encore longtemps des trésors que nos descendants pourront étudier, tandis que les peuples actuels se seront fusionnés avec les populations blanches, quand ils n'auront pas été détruits. »

20 C'est avec la première promotion d'étudiants de l'Institut, et quelques chercheurs gravitant autour (dont Henri Lehmann, Gerardo Reichel-Dolmatoff), que Paul Rivet organise les premières expéditions sur le terrain, dès les mois de décembre 1941 et janvier 1942, pendant les vacances universitaires. Ce sont aussi les grandes années d'un enrichissement sans précédent – et sans avenir – pour les collections du musée archéologique et ethnographique, qui croissent à un rythme inégalé. Clara Isabel Botero remarque que « l'énorme accroissement des collections [...] pendant les années 1940 est dû à l'intensif travail de terrain exécuté par les chercheurs de l'Institut ethnologique. » C'est dû au changement de statut de l'objet qui, de curiosité, d'antiquité, de relique, devient un document, une pièce d'étude, une preuve

de la culture matérielle des sociétés indiennes. Pour la seule année 1942, 17 collections archéologiques et ethnographiques entrent au musée national ; 7 en 1943. Les déplacements systématiques sur le terrain sont l'une des caractéristiques majeures du nouvel Institut. Il faut quadriller la carte de la Colombie indienne et établir l'inventaire de ces sociétés pendant qu'il est encore temps. Milciades Chaves et Gerardo Reichel-Dolmatoff inspectent la région chimila ; Henri Lehmann, Alberto Ceballos et Milciades Chaves travaillent dans la zone kwaiker ; Miguel Fornaguera, José et Maria de Recasens, Eliécer Silva Celis se rendent dans la région de La Belleza et Santander ; Roberto Pineda Giraldo et Virginia Gutiérrez, Gerardo Reichel-Dolmatoff et Alicia Dussan explorent la sierra Perijá, etc. Le travail accompli est considérable ; encore aujourd'hui, ces enquêtes de terrain constituent des références obligées pour les anthropologues car, pour beaucoup d'entre elles, elles sont les uniques sources encore disponibles.

21 Somme toute, Paul Rivet ne reste pas longtemps à Bogota : tout juste deux ans, s'en tenant strictement au terme de son contrat. Il quitte la Colombie fin mai 1943 et rejoint Mexico. Les nombreuses difficultés financières, les attaques politiques de la part des conservateurs, l'isolement du reste de ses compatriotes exilés, principalement réfugiés aux Etats-Unis ou au Mexique, ont eu raison de sa détermination. De plus, il n'a plus « grande confiance » dans les chances du « succès colombien, car l'intérêt véritable [pour l'ethnologie] est pratiquement réduit à très peu de personnes. »¹ Il a réussi à former une quinzaine d'ethnologues compétents, encore faut-il qu'ils aient la possibilité de faire du terrain et ne soient pas absorbés par des tâches d'enseignement. Après le départ d'Eduardo Santos en 1942, la volonté politique semble bien s'être effritée. Deux ans, c'est peu, mais il est quand même parvenu à enclencher un cercle vertueux qui, malgré tout, continue à produire des effets positifs sur le moyen terme. Apprenant par ses élèves les beaux résultats de leurs terrains ethnographiques, il se réjouit et leur fait une grande publicité au Mexique, aux Etats-Unis et, bientôt, dans les pages du *Journal de la Société des Américanistes*, qui répercute toutes les informations sur les activités de l'Institut ethnologique. La période de transition est difficile, sans le Maestro à sa tête pour en assurer la survie ; les lettres de ses correspondants colombiens, de José de Recasens surtout, détaillent par le menu toutes les embûches, les querelles de personnes qui resurgissent sitôt le directeur parti. Le principal handicap ressortit d'une absence de budget de fonctionnement pour mener à bien les missions sur le terrain ; l'existence de l'Institut ne peut être viable s'il ne doit compter que sur des aides privées, il lui faut des fonds propres. Dès avant son départ, Paul Rivet avait aussi pensé à la mise en place d'une certaine décentralisation, avec des Instituts satellites et des musées régionaux. Dans la région de Popayan, de Santa Marta, d'Antioquia, etc., plusieurs vont voir le jour. Enfin, pour rationaliser l'effort budgétaire et pour plus d'efficacité scientifique, il propose de fusionner le Service d'archéologie nationale et l'Institut ethnologique en une seule entité administrative, ce qui finira par aboutir au milieu des années 40.

22 A la fin de son rapport sur les deux ans de fonctionnement de l'Institut ethnologique national sous sa direction, Paul Rivet insiste tout particulièrement sur la priorité absolue : l'ethnographie de sauvetage. La recherche archéologique ne vient qu'en second lieu, parce qu'elle est moins prioritaire : les pierres et les squelettes peuvent attendre. C'est sans doute sur ce point précis que le malentendu s'instaure. On le perçoit très bien dans la correspondance que José de Recasens et Gerardo Reichel-Dolmatoff, ses plus proches amis, entretiennent avec Paul Rivet après son départ. L'ethnologie des Indiens des basses terres n'est pas une priorité pour tous, dans la mesure où la légitimité, le prestige scientifique, sont fortement corrélés aux découvertes archéologiques dont peut s'enorgueillir la nation colombienne, qui se veut la digne fille de ces grands architectes du Temple du Soleil de Sogamoso ou des sanctuaires monumentaux de San Agustin, de ces orfèvres habiles à ciseler de précieux objets en or qui seront du plus bel effet dans les vitrines du musée, et non pas l'héritière de ces

tribus d'Indiens primitifs vivant dans la forêt. « Il est bien évident que, si l'on revient du terrain avec de la belle céramique et une petite grenouille en or, on est acclamé comme un grand personnage et on vous accorde facilement un contrat. Mais si on ramène un cahier de notes linguistiques, de légendes et une collection ethnographique qui ne contient aucun objet de valeur commerciale, le travail passe alors inaperçu et on croit que le chercheur a raté son voyage »², constate amèrement Gerardo Reichel-Dolmatoff de retour d'une mission. José de Recasens, le directeur intérimaire de l'Institut, partage ce point de vue, pour avoir constaté par lui-même les préférences gouvernementales : « Je crois comme vous que les études les plus intéressantes que nous devons faire sont celles ayant un caractère ethnographique et sur les cultures encore vivantes, mais ce critère n'est pas partagé par le Ministère, dont l'intérêt est presque exclusivement archéologique sans qu'il soit possible de leur faire changer d'avis »³, soupire-t-il, se résignant à piocher dans le fonds des subventions privées pour permettre aux étudiants de partir.

23 Même si, rétrospectivement, la geste de l'Institut ethnologique semble tout à fait remarquable, pionnière par sa volonté de modifier la représentation que la nation se fait de sa composante indienne, une poignée d'ethnologues regroupés autour d'une figure éminente ne suffisent pas à inverser le rapport de forces, d'autant moins si le soutien de la puissance publique est défaillant. Les événements politiques vont d'ailleurs entraîner le démantèlement de l'ENS au début des années 1950. L'Institut ethnologique survit en fusionnant avec le Service archéologique national, mais le second a tendance à absorber le premier. La période de *La Violencia* qui commence alors change radicalement la donne : il devient très difficile d'aller travailler sur le terrain. Les libéraux et les socialistes sont persécutés : José Socarrás, Blanca Ochoa et son mari Gerardo Molina trouvent refuge à Paris. Plusieurs ethnologues quittent le pays pour quelques années et poursuivent leur formation aux Etats-Unis. Avec l'arrivée au pouvoir de Laureano Gómez, qui fait du catholicisme et de l'hispanité les piliers de la nation, les Indiens, les Noirs, les métis deviennent des groupes parias, des sous-hommes, les boucs émissaires jugés coupables du retard du pays.

24 Mis à part ses anciens étudiants, les anthropologues colombiens formés dans les années 1960-70, années du militantisme politique, du marxisme, de l'anthropologie appliquée, sont sévères dans leur jugement sur l'héritage laissé par Paul Rivet et son américanisme. Héritiers des préoccupations indigénistes des années 1930-1940, ils considèrent durement son diffusionnisme, totalement désuet, et ce qui est interprété comme son désintérêt pour la marginalité sociale dans laquelle croupissent les populations indigènes. Ce jugement sans concession trouve ses racines dans une incompréhension. En effet, parallèlement à la création de l'Institut ethnologique en 1941, est fondé un Institut indigéniste colombien, où l'on retrouve quasiment tous les étudiants de l'Institut ethnologique – mais pas Paul Rivet, qui milite pourtant pour une réévaluation positive de l'héritage indigène. C'est cette neutralité politique qui lui est reprochée par les tenants d'une anthropologie appliquée d'orientation marxiste, qui l'accusent d'avoir fait de l'ethnologie en tournant le dos aux grands problèmes économiques et politique concernant ces ethnies amérindiennes (Jaime Arocha 1984).

25 Par delà les différences, loin de s'opposer, l'Institut ethnologique et l'Institut indigéniste se complèteraient plutôt. Roberto Pineda Camacho a bien compris que le premier, qui n'est pas une initiative privée mais officielle, ne peut pas se jeter dans la lutte politique, sous peine de compromettre son existence. Par contre, il fournit des membres bien formés, maîtrisant les outils analytiques et conceptuels pour appréhender dans toutes ses dimensions la réalité indigène. L'Institut d'ethnologie a une position plus académique et scientifique vis-à-vis de ces questions : s'il fait œuvre de connaissance, il fait en même temps abstraction de bien des paramètres, étudiant les Indiens comme s'ils évoluaient dans un bulle, *in vitro*, alors que les indigénistes considèrent l'Indien *in vivo*, dans ses relations de dépendance et d'exploitation. Obsédé par l'ethnographie de sauvetage, justement parce que l'incorporation des Indiens à

la vie nationale lui semble à la fois inévitable et souhaitable pour la concorde nationale, Paul Rivet ignore délibérément les manifestations d'acculturation pour se concentrer sur les caractéristiques culturelles typiquement indiennes, qu'il faut archiver pendant qu'il est encore temps. C'est une ethnologie américaniste stricte qu'il professe, c'est-à-dire uniquement préoccupée de l'Indien, du premier habitant du continent américain, et de sa culture. Il ne sort pas des missions que peut s'impartir un ethnologue étranger en Colombie, considérant l'Indien non pas dans sa dimension sociologique et politique, nationale, mais culturelle et humaine. Il n'empêche qu'il était un observateur extrêmement attentif de la situation des différentes populations amérindiennes dans les pays sud-américains et, qu'en privé, il était un chaud partisan d'une réforme en profondeur de la structure agraire, conseillant à ses interlocuteurs de l'intelligentsia sud-américaine de cesser de perdre du temps à discourir et d'agir dès maintenant pour supprimer les inégalités et la misère.

26 Dans un discours très peu connu, qu'il prononce à l'ENS le 22 juin 1941, précisément consacré à « L'Indigénisme », Paul Rivet présente une vision multiculturelle de la nation sud-américaine, qui doit composer avec toutes les cultures et peuples présents dans son histoire, sur son territoire, sans en favoriser aucun, mais sans en léser aucun non plus. Pour Paul Rivet, il est illusoire de vouloir rejeter l'héritage de la colonisation espagnole et des créoles, tout comme il est illusoire de vouloir restaurer une indianité qui n'existe plus. La valorisation de l'héritage indigène et de l'importance des sociétés indigènes encore vivantes n'a d'autre propos que de faire prendre conscience de la place qu'il leur revient au sein de l'humanité, et non pas de l'idéaliser ni de s'en exagérer la valeur. L'humanité, tout comme la nation, ne parviendra à conquérir son unité, le sentiment qu'elle est une et indivisible, qu'en acceptant sa diversité comme une donnée de base sur laquelle elle doit travailler. Tout discours sur la pureté ou la supériorité, raciale ou ethnique, sur le retour à un état ancien lui évoque inévitablement le désastre européen déclenché par l'idéologie nazie :

27 Farouche opposant au fascisme, au racisme, à la dictature militaire, à l'exacerbation des nationalismes, à la valorisation de la différence si elle doit conduire à la suprématie de quelques-uns, il abhorre tous ces ferments de division qui déchirent les hommes. Constamment, Paul Rivet pense au rassemblement, à l'union. Dans l'adversité de l'exil, il ne cesse d'être un scientifique engagé, militant, conscient des devoirs du savant envers la société civile. Sur le sol américain comme sur le sol français, il reste fidèle à ses principes du combat pour l'égalité et le respect de tous dans la diversité, sans distinction de nations, de races ni d'ethnies. C'est pourquoi il sera si favorable à partir de 1945 au mondialisme et à la mise en place de structures internationales qui transcendent les particularismes. En tant qu'ethnologue américaniste, ce combat passe par une réévaluation de la place des Indiens dans l'histoire, mais aussi dans la nation contemporaine, avec leur reconnaissance politique, civique et sociale. C'est dans ce sens que l'on peut dire que, à sa façon, pendant ces deux ans en Colombie, Paul Rivet a fait de l'ethnologie appliquée, en luttant, avec d'autres, contre les préjugés d'infériorité et de primitivité attachés aux Indiens.

Notas

1 Lettre de José de Recasens à Paul Rivet, où il reprend ses propos pour les faire siens, 25 septembre 1942 (fonds Rivet, archives de la bibliothèque du musée de l'homme (BMH), Paris, 2 AP 1 C). José de Recasens est le directeur intérimaire de l'Institut, avant que Luis Duque Gómez n'en assure la direction.

2 Lettre de Gerardo Reichel-Dolmatoff, 1^{er} septembre 1944 (fonds Rivet, archives BMH, 2 AP 1 C).

3 Lettre de José de Recasens à Paul Rivet, 3 mai 1944 (fonds Rivet, archives BMH, 2 AP 1 C).

Para citar este artículo

Referencia electrónica

Christine Laurière, « Paul Rivet (1876-1958), Le savant et le politique », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Aula virtual, 2007, Puesto en línea el 23 janvier 2007. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index3365.html>

Licencia

© Tous droits réservés

Résumé / Abstract

Passé à la postérité en tant que fondateur du Musée de l'Homme, Paul Rivet reste une figure méconnue dans son champ disciplinaire, alors qu'il contribua puissamment à dessiner les contours de l'ethnologie française dans les années 1920/1930. En quatre temps, cette biographie intellectuelle propose de le redécouvrir. Revenu en 1906 d'une mission en Equateur de cinq ans qui décida de sa vocation, Paul Rivet se détourne de l'anthropométrie pour revitaliser le projet anthropologique grâce à la linguistique et au diffusionnisme. Les positions institutionnelles qu'il conquiert assurent la reconnaissance définitive de l'ethnologie. Figure exemplaire de l'intellectuel engagé, il lutte contre les menaces fascistes et racistes dans les années 1930, qui éprouvent durement ses convictions humanistes. En 1941, il trouve refuge en Colombie, où il développe les études ethnologiques et contribue à la revalorisation de la place de l'Indien dans la nation.

Mots clés : Linguistique, Histoire de l'anthropologie, Ethnologie, Culture matérielle, Anthropologie physique

Known as the founder of the Musée de l'Homme, Paul Rivet is still an obscure figure in his disciplinary field, whereas he contributed powerfully to build the shapes of french ethnology in the 1920/1930's. This intellectual biography intends to rediscover him. Back from a five-year mission in Ecuador in 1906, which provoked his vocation, Paul Rivet turns away from anthropometry and revitalizes the anthropological project thanks to linguistics and diffusionism. He conquers institutional positions that ensure the definitive recognition of ethnology. Exemplary figure of the committed intellectual, he fights for his humanistic convictions against the fascist and racist threats in the 1930's. In 1941, he refuges in Colombia where he develops ethnological studies and helps to reassert the value of the Indian's place in the nation.

Keywords : Physical Anthropology, material culture, Linguistics, History of Anthropology, Ethnology

Licence portant sur le document : © Tous droits réservés